

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 45

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

spécimen authentique et vivant du *scieur de long nomade* (le *secator longitudinalis vagabondus* de Linné).

Je savais, *grossost modo*, que cette espèce existait et qu'elle devait être originaire de l'Auvergne. Ces notions vagues me venaient surtout d'une chanson entendue jadis dans quelque guinguette de Paris et intitulée les *scieurs de long*; mais je n'avais jamais eu la veine de rencontrer un exemplaire de l'espèce. Aussi, comme nous avions encore pas mal de kilomètres à parcourir ensemble, j'en profitai pour me renseigner à fond sur les mœurs et usages des scieurs et me livrer à une enquête à laquelle l'individu se prêta de fort bonne grâce.

Un danger que court l'observateur en histoire naturelle et sur lequel j'appelle principalement l'attention des débutants, c'est de confondre une circonstance fortuite avec les mœurs qu'il étudie. Grâce à ma longue expérience, j'évitai cette fois le piège et je compris bien vite que, du moment que je n'avais pas affaire au musixera vastatrix, l'accordéon était purement accidentel.

Les scieurs de long de l'Auvergne partent de leur pays par troupes, pour aller offrir leurs services aux entrepreneurs de coupes dans les forêts de tous pays. C'est quelque chose d'analogique à l'émigration annuelle des maçons et gypsiers piémontais. Seulement, tandis que les Italiens passent chez eux les mois d'hiver, les Auvergnats ne rentrent que pendant la belle saison, pour les travaux de la campagne. En outre, tandis que les Italiens s'éparpillent dans les villes et les villages, chez les maîtres d'état, les Auvergnats restent groupés en phalange et vont ensemble se mettre au service d'un entrepreneur, eux et leurs outils.

C'était le reste de la tribu qui occupait les compartiments voisins et le langage que j'avais entendu était du patois d'Auvergne. « Je ne suis pas Français, je suis Auvergnat, » m'avait répondu mon homme quand je lui avais demandé s'il était du Piémont, glorieux qu'il était de me montrer qu'il connaissait cette vieille facétie et qu'il avait l'esprit de ne pas s'en fâcher.

Quand la coupe est près d'un village, les scieurs s'y cantonnent; mais le plus souvent, ils se bâtissent une baraque en pleine forêt, à côté de leur besogne. Une fois installés, ils passent là des mois entiers, travaillant par tous les temps. Il faut de grandes masses de neige pour les condamner à l'inaction. La baraque est bien calfatée, pourvue d'ustensiles, d'un fourneau dans lequel on entretient un bon feu, et de gerbes de paille avec des couvertures pour lits.

Ce qui assure du travail à ces gens, c'est que les scieries mécaniques ne peuvent guère scier que *droit*, tandis que les scieurs *chantournent*. De la sorte, on tire parti de toutes les pièces de bois, leur donnant la destination qui convient à leur forme : traverses de chemins de fer, pièces pour la marine, pièces de charonnage, etc. L'Auvergnat, du reste, n'a pas de frais d'imagination à faire; il

n'a qu'à suivre et exécuter la besogne tracée par l'entrepreneur.

Les journées d'hiver ne sont point trop courtes. Une fois le soleil couché, on cesse le sciage de long, mais à la clarté de lanternes, on fait le sciage en travers, on coupe les pièces à la longueur voulue.

Les scieurs, qui aiment beaucoup cette vie en plein air, ne sortent des bois que le dimanche pour aller aux provisions. Ils ne boivent pas d'eau-de-vie, mais suffisamment de vin, qui leur est bien nécessaire, car leur travail est pénible. La besogne est bien payée; ils gagnent facilement cinq francs par jour. Sur ma demande s'ils rapportaient de jolies sommes à la maison, voici ce que mon homme m'apprit : ceux qui gagnent cinq francs par jour et en dépensent deux rapportent de l'argent; ceux qui en dépensent cinq n'en rapportent pas. Ce calcul me parut juste et j'en conclus que l'économie et la sobriété sont moins générales chez les Auvergnats que chez les Italiens.

Parfois des femmes accompagnent leurs maris et rendent de bons services à la communauté dans les soins du ménage et de la cuisine.

J'ai dit qu'ils vont en tous pays; la tribu qui voyageait avec moi avait travaillé dans les montagnes de l'Algérie. Ils y avaient bien vécu, mais ils y avaient trouvé les panthères bien plus gênantes qu'en Franche-Comté. Rien de plus curieux que d'entendre raconter les mœurs des Arabes par ce paysan auvergnat, d'après ce qu'il avait vu ou cru voir et non pas lu. Ses récits m'intéressèrent fort, et je lui pardonnai de bon cœur l'erreur où il avait failli me précipiter et son accordéon destiné à charmer les soirées d'hiver dans la baraque au milieu des bois. Je désire de tout mon cœur que les lecteurs du *Conteur* partagent cet intérêt, et si quelqu'un d'entre eux désire voir les scieurs à l'œuvre, il n'a qu'à aller à Ronchamps, où on indiquera.

Quant à moi, j'espère qu'on me saura gré du désintéressement avec lequel je publie ma découverte, qui m'a coûté de l'amour-propre et le prix de mon billet de troisième classe, tandis que, grâce au *Conteur*, chacun peut connaître maintenant les mœurs du *Secator longitudinalis vagabondus*, sans bouger de son fauteuil.

Ed. C.

Nous empruntons les lignes qui suivent à l'ouvrage intitulé : *La femme chez elle et dans le monde*, par M^{me} Marie de Saverny, dont nous avons déjà donné un extrait il y a quelque temps.

La frivolité. La frivolité est souvent le résultat d'une vanité outrée qui, absorbant toutes les facultés d'une femme et ramenant toutes ses pensées sur elle-même, empêche l'âme, l'esprit et le cœur de s'élever vers les régions où on apprend à connaître les choses sérieuses et élevées de la vie; mais la frivolité est surtout la conséquence de l'éducation et de l'exemple donnés par un grand nombre de mères, lesquelles ne songent à remplir les quelques années de jeunesse qui leur restent que par l'insouciance et les plaisirs.

Que voulez-vous qu'il advienne d'une enfant habituée à n'entendre autour d'elle, quand elle est près de sa mère et des amies de celle-ci, que d'interminables conversations sur les fêtes auxquelles on doit assister, des discussions sans fin sur une nuance, un nœud de ruban, une fleur, un bijou ou bien le compte-rendu léger et moqueur d'un bal ou d'un raout émaillé de descriptions de toilettes à rendre jalouse une chroniqueuse de modes? Il est certain que la fillette ne manquera pas d'aller à son tour répéter ce qu'elle a entendu à ses petites camarades, prenant ainsi dès l'enfance l'habitude des jacasseries; stupide habitude qui ne fera que se fortifier plus tard.

Les femmes s'étonnent que les hommes, en dehors des bals où l'on danse, de la table où l'on dîne, de celle où l'on joue et des instants forcément donnés à la bienséance, semblent fuir leur société; rien n'est plus simple. Le nombre de ceux qui se plaisent à parler chiffons, à médire du prochain, ou à lancer des balivernes sans portée sur n'importe qui, est rare heureusement, et encore parmi ceux-là, la plupart préfèrent ce genre de conversation entre hommes, parce que nulle réserve ne leur est imposée. Quant à ceux qui dédaignent ce genre de conversation, n'est-il pas tout simple qu'ils ne trouvent aucun plaisir à la société des femmes, qui ne sauraient les suivre sur un terrain plus sérieux et donneraient des signes non équivoques d'ennui ou d'impatience, si on essayait de les éloigner de leurs sujets favoris.

Et le mari d'une femme frivole est-il assez à plaindre! Il la voit chaque jour négligeant les devoirs, les occupations qui devraient la retenir au moins un temps dans son intérieur, pour courir chez ses nombreuses connaissances, visiter sans cesse les boutiques de parfumeurs, de rubans, les salons des couturières et des modistes. Toujours affairée, — car elle a toujours un projet en perspective, — elle semble absorbée par des occupations nombreuses, dont la plus sérieuse est souvent le choix d'une coiffure ou d'une forme de robe. Point de causerie intime auprès du feu, jamais de lecture attachante, rien que le vide avec l'agitation, l'activité inutile de l'écureuil en cage, qui passe les vingt-quatre heures du jour à faire tourner sa mobile prison.

Il vient de se célébrer à Varsovie un mariage très extraordinaire :

Le 13 septembre, vers sept heures du soir, une foule de mendiants étaient réunis devant une des églises catholiques de cette ville et devisaient avec animation. Tout à coup l'un d'eux s'écrie : « les voilà ! » et enfin ils arrivaient. Plusieurs équipages s'arrêtent devant le porche. Six personnes en descendant et entrent dans l'église, suivies des mendiants et d'un assez grand nombre de curieux qui qui se trouvaient là par hasard. En tête du cortège marchent les époux : une jolie brune de vingt-deux ans et... un vieillard de quatre-vingt-six ans, chauve,

chancelant, décrépit. On entonne le *Veni Crâtor* et la fiancée pleure à chaudes larmes, tandis que le fiancé jette de tous côtés des regards désespérés comme s'il souhaitait être à mille lieues de là. Cependant la cérémonie s'accomplit. Les « jeunes » mariés sortent de l'église, — montent dans des voitures séparées et partent, elle à droite, lui à gauche!...

Quel était donc ce mystère? Voici le mot de l'énigme.

La jolie brune de vingt-deux ans avait hérité d'une fortune assez rondelette, mais qui devait lui revenir seulement si elle se mariait. Et les préteurs de foisonner! Mais la jolie brune ne veut épouser que l'homme de son choix, et nul de ceux qui se présentent ne lui agrée. Des semaines, des mois se passent; elle a bien envie d'entrer en possession de la fortune qui lui est tombée du ciel, mais elle ne trouve toujours pas celui qu'elle rêve. Ses parents la pressent; ils ont, eux aussi, leur petit intérêt en jeu, mais la jolie brune reste inflexible.

Enfin, de guerre lasse, elle recourt à l'expédient du désespoir. Un matin, elle va droit au premier mendiant venu et lui demande à brûle-pourpoint s'il veut l'épouser. Il aura 300 roubles de gratification et... la toilette de noce de la mariée, mais naturellement il s'éclipsera après la cérémonie nuptiale et ne demandera jamais à revoir « sa femme. »

Hésitation du bonhomme, qui se trouvait être, comme nous l'avons dit, un vieillard presque nonogénaire, — ce qui prouverait, par parenthèse, que la jolie brune ne s'était pas du tout adressée au « premier mendiant venu, » — puis pourparlers, et enfin acceptation des conditions, scellée d'un *shake hands*.

Tel est le petit drame intime qui a eu son dénouement dans une église catholique de Varsovie. La jolie brune, aussitôt entrée en possession de l'héritage, a quitté la ville, et le vieillard ne tend plus la main aux passants.

YVONNE ET CARMEN

Didier d'Hauterive, qui aimait tant à s'amuser et qui jouissait d'une parfaite santé, était à Barèges en 186... Pourquoi y était-il donc?

Son père, après avoir payé ses dettes, l'avait invité à quitter Paris et à voyager pendant un temps indéterminé. Il n'avait pourtant commis aucun crime, ce pauvre Didier, qui se trouvait ainsi exilé de par la volonté paternelle; mais il avait, avec tout l'esprit qu'on lui connaît, entassé sottises sur sottises, et le marquis d'Hauterive jugeait à propos d'arrêter les frais.

Didier avait pris au hasard le train-poste de Paris à Bordeaux et était arrivé dans les Pyrénées, tout comme il serait arrivé à Londres ou à Stockholm, sans se demander pourquoi il allait au midi plutôt qu'au nord. Ne comprenant pas qu'on put vivre hors de son club et de certains boudoirs, toutes choses lui étaient parfaitement indifférentes.

Tout en chevauchant au hasard, il s'arrêta un jour à Barèges; l'aspect de ce lieu, dévasté par les avalanches et enfoui dans un ravin profond, ne lui donnait pas le désir d'y séjourner; cependant, il fallait laisser reposer les chevaux